

Lettre ouverte à M. Éric Dussert (L'Alamblog)

le 31 juillet 2007

Monsieur Dussert,

je prends connaissance ce jour de votre commentaire à propos du numéro 1 de la revue *La Nuit*. À mon tour je commenterai votre commentaire, mais auparavant je tiens à vous informer de ce qui suit.

[ L'extrait ôté ici ne concerne pas la revue *La Nuit*. La lettre intégrale peut être trouvée sur la page du Journal des éditions de La Nuit, archives 2 juillet-25 août 2007, p 4, 5 et 6. ]

J'en viens maintenant à votre commentaire de l'opus 1 de la revue La Nuit. Vous écrivez « qu'elle n'est pas faite pour les endormis », soit, mais un peu plus loin « qu'elle s'inscrirait bien plutôt dans l'ambiance sombre, trouble, et sulfureuse des soirées complotantes durant lesquelles les révolutionnaires veillent, le cheveu en bataille, la cartouche de mélinite en poche et le pistolet au côté ». J'eusse peut-être aimé avoir « le cheveu en bataille », quant à l'ambiance, si elle est sombre, je ne pense pas que ce soit notre fait : l'époque me paraît chercher constamment la lumière, au point d'avoir appareillé le territoire entier du pays de centrales nucléaires chargées de produire de l'électricité : quant à moi, je me contente assez du soleil, ne vivant pas à la façon de tant d'autres qui démontrent certainement mieux que la revue *La Nuit* l'obscurité pour eux de leur temps puisqu'il vivent, de jour comme de nuit, sous les lampes et les néons (à peu près toutes les usines, tous les bureaux, les grandes surfaces, les boutiques, les banques, et nombre de logements) ou encore devant un téléviseur allumé ou un écran d'ordinateur. L'aspect « trouble et sulfureux », ni le « complot », ne me paraissent non plus pouvoir être prêtés à cette revue qui, pour une courte part, se contente de faire état de ce que l'odeur du soufre, l'ordre trouble et la lutte complotée de la majeure partie des affaires qui émanent du centre de notre société ne cessent plus de s'y répandre, et même d'y être étalés partout avec complaisance. Je viens encore protester et témoigner de ceci : qu'en guise des « cartouches de mélinite » et autres « pistolets » que vous nous prêtez [ au moins l'inclination à les avoir à portée de main ], nous venons de passer trois ans en compagnie de dictionnaires pour traduire l'*Herman Melville* de Lewis Mumford, tout en publiant d'autres livres. Car nos armes, à nous qui n'émargeons pas au budget de la sécurité publique ou privée, ni à celui des basses œuvres, sont la langue, parlée et écrite, la grammaire, les livres en somme, et nous n'en avons pas d'autres : le folklore armé des « révolutionnaires », je l'ai toujours perçu pour ce qu'il est, une sorte d'auxiliaire de tous les pouvoirs.

Bien à vous,

Irénée D. Lastelle